

La Laurentie

Revue de la Société d'histoire
et de généalogie des Hautes Laurentides

Numéro 16
Automne 2013

5\$

On va voir la fanfare !



**Notre aventure culturelle jusqu'en 1960 :
Fanfares, chorales, cinéma et théâtre**

Les Montagnes du Diable

Généalogie de Thomas Brunet

La Laurentie est publiée 2 fois par année par
La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides
385, rue du Pont, C.P. 153, Mont-Laurier (Québec) J9L 3G9
Téléphone : 819-623-1900 Télécopieur : 819-623-7079
Courriel : shghl@hotmail.ca
Site internet : www.genealogie.org/club/shrml/
Page facebook :
www.facebook.com/profile.php?id=100003492336663

Heures d'ouverture :

Du lundi au vendredi, de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h.

Rédactrice en chef :

Suzanne Guénette.

Équipe de rédaction :

Gilles Deschatelets, Suzanne Guénette, Geneviève Piché.

Impression :

Imprimerie L'Artographe.

Conseil d'administration 2012-2013:

Shirley Duffy (présidente), Benoit N. Legault (vice-président)
Lise St-Louis (trésorière), Caroline Huot (secrétaire).
Administrateurs : Marguerite L. Lauzon, Paul Fyfe,
Lise Clément, Raymond Hamel, Denise Théoret Besson.

Nos responsables :

Généalogie : Denise Théoret Besson.
Responsable administrative et webmestre :
Suzanne Guénette.
Archiviste : Benoît Bourbeau.
Personne ressource : Denise Florant Dufresne.

Cotisation annuelle :

La cotisation annuelle des membres (30\$) comprend
l'abonnement à *La Laurentie*.

Les articles peuvent être reproduits avec mention
de la source, sauf lorsque apparaît le signe ©.
Les opinions émises dans les articles publiés n'engagent
que leurs auteurs et non la Société.

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1919-6830

Page couverture : Le Corps de clairons de l'école Saint-Eugène.

Sommaire

Propos à l'air libre	3
Des nouvelles de votre Société	4
Dossier Culture	
Une culture cléricale	5
« On va voir la fanfare! »	8
Le cinéma	10
Minuits, chrétiens	13
Toc-toc-toc rideau !	15



Danse carrée à une partie de sucre

Petit survol de nos montagnes diaboliques	20
Généalogie de Thomas Brunet	22
Archives photographiques	24
Mots croisés et photo mystère	25
Encourageons nos commanditaires	26



Propos à l'air libre

par Gilles Deschatelets

« Nos ancêtres furent souvent de pauvres gens, ce furent rarement de tristes gens » écrivait Lionel Groulx. Toutes les fêtes ou rassemblements se terminaient par des danses, des chansons. Quand le curé demandait une corvée, un « *bee* », il se trouvait toujours quelqu'un pour demander : « On va-ti pouvoir *stepper* après, mon Père? »¹

La culture est le parent pauvre dans tout ce qui a été publié sur l'histoire de notre région. Au fur et à mesure de nos recherches, nous nous sommes vite rendus compte de la minceur de la documentation sur le sujet. Nous avons donc dû nous en tenir aux manifestations culturelles documentées : théâtre, chorales, musique. Ces expressions artistiques étaient le fruit du travail sérieux d'amateurs qui, cependant, ne se prenaient pas au sérieux. Leurs spectacles n'avaient pas un but artistique mais social, les fonds amassés étaient destinés aux « bonnes œuvres » ou à un projet communautaire.

Parle-t-on alors de culture ou de loisir? L'équipe de rédaction a convenu qu'un tel débat ne relevait pas de notre mission de faire connaître l'histoire et le patrimoine de notre région. Plutôt, nous avons adopté la distinction que fait le sociologue et philosophe Fernand Dumont entre culture « première » et culture « seconde ». Selon sa définition, les veillées familiales ou communautaires constituent une culture première, dans la mesure où les gens en sont les principaux acteurs, que les chants, les danses, la musique, les récits qui les animent se veulent l'expression de leur appartenance commune et de leur projet collectif de vie. Aussi bien l'achat d'une cloche pour l'église, la mise sur pied d'une bibliothèque, l'aide aux plus démunis, etc.

Ces divertissements deviennent culture seconde quand le disque, l'orchestre, le chanteur-vedette se substituent à l'expression et à la créativité populaires. D'acteurs, les gens deviennent spectateurs; de vécu solidaire, la fête devient consommation individuelle. Autrement dit, quand les gens achètent des disques, ils ne chantent plus ou si peu.

Pourquoi avoir concentré nos recherches sur notre aventure culturelle jusqu'en 1960? Parce que la Révolution tranquille, qui couvrait sous la fin du régime Duplessis, va faire exploser la « culture des curés ». Désormais, on ne se réunit plus sur le perron de l'église après la grand-messe du dimanche mais devant la télévision pour regarder la vie de la famille Plouffe ou les exploits de nos joueurs de hockey.

Outre ce dossier, vous trouverez nos chroniques régulières et un article très fouillé et très agréable à lire sur nos deux Montagnes du Diable. Au fait, saviez-vous que notre région comptait deux montagnes du même patronyme?

Gilles Deschatelets

¹Semaines sociales, IX^e session, 1923, p.337.

Des nouvelles de votre Société



AIDEZ-NOUS À FINANCER
CE PROJET DE DÉVELOPPEMENT DES CIRCUITS
DANS LA MRC D'ANTOINE-LABELLE
EN PARTICIPANT À CE TIRAGE.
VOUS POURRIEZ GAGNER UN DE CES PRIX :

1^{er} prix **FORFAIT GOLF CLUB NOMINIQUE** (2 jours, 2 personnes, hébergement, golf et voiturette, souper table d'hôte et petit déjeuner), d'une valeur de 675 \$

2^e prix **FORFAIT VACANCES A LA POURVOIRIE PAVILLON CABONGA** (3 nuits en Plan Européen pour deux personnes avec chaloupe et moteur) d'une valeur de 600 \$

3^e prix **BILLETS DE SAISON DU FESTIVAL CLASSIQUE DES HAUTES-LAURENTIDES**, d'une valeur de 416 \$

4^e prix **2 BILLETS VIP POUR FRESQUE DE NUIT** (spectacle, 2 consommations, diffusion du « making-of »), d'une valeur de 150 \$

5^e prix **SPA NORDIQUE AUX BAINS MARIE-LOUISE**, d'une valeur de 45 \$

6^e prix **MASSAGE SUR CHAISE CENTRE DE MASSOTHÉRAPIE GISÈLE SUPPER FQM**, d'une valeur de 25 \$

7^e prix **COFFRET MUSICAL 75 ANS, 75 CHANSONS, RADIO-CANADA**, d'une valeur de 25\$.

**Coût du billet : 5 \$, tirage le 12 février 2014.
Procurez-vous votre billet dans nos locaux.**

Notre célèbre institutrice, Mademoiselle Godard, a offert son circuit pédestre, cet été, sous les traits d'Amélie Legault St-Amour, à plus d'une centaine de participants.



Nous souhaitons la bienvenue à notre nouvel archiviste, Monsieur Benoît Bourbeau, qui est entré en poste à la fin août. Bonne chance à David St-Germain qui nous a quitté pour un retour aux études.

Le conseil d'administration a adopté une nouvelle grille tarifaire pour nos produits et services. Pour la découvrir, rendez-vous sur notre site web à l'onglet tarification.

La prochaine assemblée générale des membres aura lieu à Rivière-Rouge, le dimanche 28 octobre 2013.



Une culture cléricale

par Gilles Deschatelets

Jusqu'au début des années 1960, le Québec est un cas exemplaire d'une société de culture cléricale. L'organisation des loisirs, tant culturels que sportifs ou sociaux, était imprégnée d'une mission spirituelle, inspirée de la doctrine sociale de l'Église catholique. Les loisirs étaient un lieu privilégié de protection et de conservation des valeurs traditionnelles du Canada français : sa foi, sa langue, son identité nationale. Les loisirs, pour l'Église catholique, constituaient un moyen pour réaliser un ordre surnaturel, spirituel, d'inspiration chrétienne et catholique.

La révolution industrielle de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle amène une nouvelle répartition du temps consacré au travail et au loisir. Il faut occuper ces hommes qui travaillent maintenant dans les moulins à scie et autres usines et qui sont libérés des travaux de la ferme qui les occupaient pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En réponse, l'Église catholique établira un encadrement cléricale plus serré des populations catholiques, particulièrement dans les régions de colonisation comme celle des Hautes-Laurentides. Elle tentera de monopoliser le plus possible les nouveaux temps libres de ses fidèles par des activités à caractère religieux. En plus de multiplier les fêtes et cérémonies religieuses le clergé se fera promoteur de pèlerinages et de fêtes civiles, animateur de troupes de théâtre amateur et de chorales, organisateur d'activités sportives et autres.



Voici un exemple de pièce à caractère religieux permise par le clergé. Ici le Saint Suaire qui représenterait les traits du visage de Jésus de Nazareth.

Un pouvoir moral et social

Dans cette culture cléricale, les rapports sociaux sont conçus en termes d'ordre et d'autorité. Les institutions sociales, essentiellement la famille, l'école et l'Église, sont des mécanismes chargés de transmettre et de faire respecter les principes, les normes et les valeurs « révélés » par les Saintes Écritures. Nous assistons à une véritable entreprise de « purification » des croyances, de surveillance et de contrôle des mœurs et des pratiques populaires passées au crible pour être conformes à la morale et à la doctrine de l'Église catholique. S'instaure ainsi la répression de la culture populaire dans ses diverses manifestations (manger, boire, fêter, procréer) par la soumission des âmes et la contrainte des corps. Ce contrôle de la vie sociale et culturelle, fortement intériorisé chez chaque individu, conduit inévitablement à l'unification et à la normalisation des diverses collectivités. Rien ne ressemblera plus à une paroisse qu'une autre paroisse. Et le personnel religieux passera régulièrement de l'une à l'autre. Si les visages changent, le « message » reste le même.

Par son rôle de médiation entre les forces surnaturelles et la masse populaire, le clergé s'assurait d'une emprise culturelle et sociale. Ce contrôle des organisations de loisirs a été rendu possible grâce au grand nombre de personnel religieux au Québec à cette époque. En 1931, par exemple, on dénombre 25 332 religieux et religieuses, soit un religieux pour 97

catholiques. On estime que seulement la moitié d'entre eux se confine au ministère proprement clérical, l'autre moitié se spécialise dans les autres secteurs d'activités contrôlés par l'Église : éducation, santé, charité, loisirs.

Ce personnel nombreux permet de multiplier les paroisses, par la colonisation des régions, entre autres, et ensuite de mettre sur pied des associations plus spécifiques selon les catégories sociales (femmes, hommes, jeunes). Comme il y a peu de personnel spécialisé dans les nouvelles paroisses, le curé, le vicaire ou un autre religieux siège sur le bureau de direction ou comme aumônier de chaque association.

La menace des mass media

Tant que les industries étrangères ont limité leur intervention au domaine strictement économique, surtout l'exploitation de nos ressources naturelles, l'Église catholique a collaboré avec ces entreprises. L'économie était le propre des compagnies anglo-canadiennes ou américaines et le culturel, celui du clergé. Mais à mesure que les entreprises étrangères étendent leur action économique au domaine culturel, l'Église va combattre leurs initiatives. Le clergé, agent culturel dominant soucieux de conserver son pouvoir moral et social et ses privilèges, va mener la charge contre la production culturelle étrangère. Pour lui, l'avènement des mass médias (radio, cinéma, disques, télévision, journaux plus accessibles, etc.) menace les valeurs traditionnelles de la société canadienne-française. L'abbé Alfred Leblond résume très bien l'opposition de l'Église catholique à la nouvelle domination culturelle du loisir commercialisé :

« Dans notre seule province, ce sont des millions et des millions qui se dépensent chaque année pour la satisfaction de plaisirs tout au moins dommageables, pour ne pas dire franchement mauvais. Que dire encore des affreux grills, des salles de danse, des boîtes de nuit, du ski de chalet, pour tout résumer : de tous les loisirs commercialisés dont l'unique but

est l'appât du gain? Pour compléter ce tableau déjà plutôt sombre, ajoutons qu'une excessive liberté d'allures, de formes et de familiarités, est de plus en plus admise et que la moralité publique est en baisse. Le problème des loisirs modernes est donc très important. Il touche à la famille qu'il disloque, à la société qu'il diminue, à l'Église dont il paralyse l'action, à la nation qu'il affaiblit.»¹

Le clergé privilégiera les soirées dramatiques ou musicales au cours desquelles il peut édifier ses fidèles sur le plan moral et contrer l'influence du « mauvais théâtre » et du « mauvais cinéma ». Il faut instruire le peuple et le porter à la vertu.



L'évêque Joseph-Eugène Limoges, représentant du pape, assis, au centre. A ce titre, il est aussi le chef de toutes les activités religieuses et sociales.

Il est entouré des membres de la Petite maîtrise, en 1935, chorale dirigée par l'Abbé Louise-Philippe Fortin, (au centre, dernière rangée).

Non à l'intervention de l'État

L'Église catholique s'opposera aussi à diverses interventions de l'État dont, en 1943, la promulgation d'une loi fédérale dont le but était d'accroître et de coordonner l'activité physique par le biais des sports et de l'athlétisme. Elle conteste cette loi pour deux

¹ Cité dans Levasseur, Roger, *Loisir et culture au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, p.61.

motifs : d'abord au nom de l'identité culturelle du Canada français, ensuite au nom d'un rejet de toute intervention de l'État.

D'abord, le clergé refuse de reconnaître la responsabilité de l'État fédéral dans le secteur du sport et du loisir parce qu'il le considère comme une juridiction strictement provinciale. Il relie le loisir, culturel comme sportif, à une œuvre d'éducation, et l'éducation relève de la compétence provinciale. Il craint aussi que les Canadiens français, en participant à des programmes nationaux, soient subordonnés aux actions d'organismes canadiens, contrôlés par des anglophones. Non catholiques, faut-il préciser.

Le deuxième motif de l'opposition de l'Église catholique est qu'elle refuse cette intervention de l'État, non seulement parce que celui-ci est « étranger », mais simplement parce que c'est l'État. À cette époque, la responsabilité des services sociaux au Québec (éducation, santé, loisirs) était sous le contrôle de l'Église, qui recevait la bénédiction de l'État québécois. L'ingérence fédérale peut diminuer le pouvoir de l'État québécois, mais aussi, et surtout, celui de l'Église. Enfin, elle considère cette loi comme naturaliste et matérialiste, ne tenant

pas compte du point de vue religieux et moral, comme le ferait une œuvre patronnée par le clergé.

La fin de la culture cléricale

Jusqu'à la fin des années 1950, le clergé restera au cœur de l'organisation de ce qu'on appelait le loisir communautaire par rapport aux loisirs commercialisés. À partir de 1960 interviennent des éléments nouveaux qui vont radicalement changer l'organisation du loisir au Québec : création d'associations autres que les mouvements d'action catholique, émergence d'animateurs professionnels en loisir et culture, pratiques culturelles nouvelles. Une véritable rupture va s'opérer. À la culture cléricale succède une culture professionnelle axée sur le développement des arts, des lettres et de pratiques culturelles nouvelles libérées de tout endoctrinement religieux.

Cette mutation culturelle sera d'autant plus rapide que le loisir « religieusement correct », malgré les exhortations du clergé, exerce de moins en moins d'attrait auprès de la population. Cette dernière semble davantage séduite par la culture de masse.



Pièce de théâtre sur la scène de la salle paroissiale.

Assises : C. Lachapelle, ?, Simone Lamarche, Yvette Touchette, Lucette Gauthier, Laurette Grenier, Régina Brisebois, Lucile Forget

Debout : ? Gauthier, Rosalyne Thomas, Ruth Alix, Mme Jos Lafontaine, Mme Boisvert, Aline Duval.

Source : Collection Mme Yvette Touchette Régimbald et Fernande Boisvert Soucy.



« On va voir la fanfare ! »



par Gilles Deschatelets

Par définition, une fanfare est un ensemble de musiciens dont les instruments sont exclusivement des cuivres accompagnés de percussions. Mais on y retrouve aussi souvent des bois. Dans les faits, sa diversité instrumentale dépend des ressources disponibles, musiciens et instruments. Les fanfares s'imposent au XIX^e siècle grâce à l'arrivée massive des cuivres qui vont détrôner les instruments populaires plus traditionnels comme les flûtes, cornemuses, et autres. Les inventions du Français Adolphe Sax – qui donnât son nom au saxophone – contribueront à la multiplication des fanfares à partir des années 1860-1870.

La fanfare, « *the band* », est une institution typiquement britannique. Selon l'historien Serge Laurin ce sont des vétérans de l'armée révolutionnaire américaine, pionniers du village de Saint-André d'Argenteuil qui auraient formé la première *band* dans l'histoire de la région des Laurentides au milieu du XIX^e siècle. La fanfare sera souvent la première institution musicale des localités du Nord et chaque gros village compte la sienne. Elle est au cœur de toutes les célébrations, fêtes et cérémonies religieuses comme civiles.

Après une absence de quelques décennies les concerts en plein air sont redevenus à la mode. Mais il faut savoir que nos ancêtres pouvaient écouter les fanfares sur les places publiques, dans les parcs, devant les kiosques à musique, dans les rues. La fanfare était le clou du spectacle de toutes les parades ou défilés. Si la force de ses cuivres crée un impact sonore irrésistible, ils sont aussi splendides à voir : leurs pavillons luisants, l'arabesque gracieuse de leurs formes, les trompettes étincelantes. Sans parler des uniformes aux couleurs chatoyantes.

Les principaux instruments qu'on retrouve dans les fanfares retracées dans la région sont : trompettes, trombones, clarinettes, piccolos, euphonium (tuba ténor), petites basses, cornets, altos, petites et grosses caisses (tambours). Les musiciens des fanfares sont souvent aussi comédiens dans les «séances». Le public francophone est particulière-

ment friand des opérettes, un genre où théâtre et musique se marient.

Dès 1902, à peine 20 ans après sa fondation, L'Annonciation possède sa fanfare. Grâce à la générosité de l'aubergiste Eugène Danis, l'*Union musicale des Colons du Nord* est pourvue d'instruments qu'elle utilise deux fois la semaine pendant les répétitions dirigées tour à tour par M. Laviolette, M. DeGranpré ou le docteur Jean-Josué Pineault. La fanfare participe à toutes les grandes cérémonies religieuses ou civiques comme le Denier du Colon, une fête inaugurée en 1899 par la Société générale de Colonisation et de Rapatriement, celle de la Coopérative des Colons du Nord qui regroupe les colonies de la Rouge ou le 14 juillet, Fête des Français, nombreux à l'Annonciation, organisée avec l'Union française de Montréal. Le journal l'Ami du Colon du 8 juin 1906 souligne dans sa Chronique régionale-L'Annonciation, en p. 1 : « Notre fanfare des colons du Nord sous l'habile direction de M. Laviolette, a repris ce même jour ses concerts en plein air. Nous leur devons des remerciements pour le surplus de gaité que donne à nos parages l'écho harmonieux de ses instruments, si lent à se perdre dans nos montagnes. Il éveille partout dans le cœur de nos compagnards les plus nobles sentiments. »



Fanfare L'Union musicale des Colons du Nord, en 1903.

De g. à dr. Dosithée Boileau, Noël Charette, Aldéric Labelle, Guillaume Maurois, Dr Josué Pineault, Noé Charbonneau, Joseph Tranchemontagne, Horace Chartier, Polydore Danis.
2^e r. : Edmond Boileau, Joseph Boileau, Eugène Boileau, Alphonse Boileau, Emmanuel Paré, Charles-Borromée Boileau, Eugène Danis.
3^e r. Alfred Bélanger, Ovide Brassard, Alfred De Granpré, Raoul Beauchamp, Eudore Beauchamp.

Source : Douce souvenance, frère Samuel Charette, p.186

À Nomingue, dès l'année 1903, la fanfare *L'Harmonie* est le clou de toutes les fêtes. Outre ses concerts, elle accompagne les pièces de théâtre, drames comme comédies, les processions et les offices religieux. Son directeur, Edmond Vézina, enseigne aux jeunes hommes le solfège, la musique et la diction car plusieurs des musiciens sont aussi membres de la troupe de théâtre. Mercredi le 20 juin 1906, pour l'inauguration de la Coopérative des Colons du Nord, les fanfares de Nomingue et de L'Annonciation donnent un spectacle commun sous la tente. Les instruments de la fanfare *L'Harmonie* seront détruits lors de l'incendie qui rase le pavillon des classes du Collège le 28 décembre 1913.

Les premières mentions d'une fanfare existant à Mont-Laurier datent du début des années 1910. Dimanche le 20 décembre 1914, elle présente une grande séance dramatique et musicale à la salle Génier. Dirigée par J.E.E. Vézina, elle compte à ce moment-là 16 musiciens : N. St-Amour, L.R. Villeneuve, H. Bélanger, Joseph-Alphée Boisvert, E. Dupras, Z. Gagné, E. Jérôme, A. Juteau, G. Lamarche, R. Miller, H. Gagnon, F. Gagnon, G. Paquet, J. St-Jacques, R. Vézina, A. Vézina. Joseph-Alphée Boisvert en prendra la direction quelques années plus tard. Il jouera un rôle important dans le domaine de la musique : professeur de piano au Séminaire à compter de 1915, organiste à la Cathédrale (1920) puis Maître de chapelle (Directeur de chorale). Il accompagne aussi à l'orgue les vues animées muettes projetées à la salle Génier.

La fanfare donne des concerts, l'été, au kiosque de musique installé sur le site de l'actuel Hôtel de ville; il sera déménagé dans les parterres du Palais de justice lorsqu'on construira le premier bureau de poste (1927). Un autre kiosque de musique situé sur la colline Alix reçoit les pique-niques paroissiaux.



Fanfare *L'Harmonie* de Nomingue

La fanfare s'exécute aussi lors des inaugurations et bénédictions des édifices publics : palais de Justice, gare, évêché, séminaire, cathédrale. Elle est aussi de toutes les fêtes importantes dont celle de la Saint-Jean-Baptiste. Une fanfare sera mise sur pied au Séminaire en 1925 et sera active jusqu'en 1964. Une fanfare composée essentiellement d'enfants sera aussi active pendant de nombreuses années.

L'assemblée de fondation du Cercle paroissial de Sainte-Anne-du-Lac a lieu le 21 septembre 1919; quelques jours plus tard, le 28, trois comités d'activités sont établis, dont le comité musique et fanfare. Ce dernier acquiert des instruments usagés du Collège commercial de Sainte-Anne-de-la-Pérade et de la compagnie Whaley Royce de Toronto. Face aux critiques et au manque d'implication des citoyens, le comité d'organisation est aboli et le Cercle prend le nom de Fanfare de Sainte-Anne-du-Lac. Au mois de décembre 1922, elle donne un concert au camp Thomas dans le rang sept de la paroisse. Le 6 janvier 1923, elle se produit à Saint-Michel-des-Cèdres (Mont Saint-Michel), puis présente un autre concert dans le jubé de la nouvelle église de la paroisse Sainte-Anne le 27 janvier suivant pour amasser les fonds nécessaires à l'achat de la cloche de l'église. La Fanfare suspend ses activités le 1^{er} juin 1924 après 5 ans d'activités. Le 8 janvier 1933, la Fabrique décide de vendre à son profit les instruments demeurés silencieux depuis 9 ans au presbytère.

La fanfare *L'Harmonie du Sacré-Cœur* est fort probablement le premier groupe musical de Ferme-Neuve. Elle était présente, entre autres, lors de l'entrée en fonction officielle du curé Michel Martin en 1908. Le corps de clairon existait toujours en 1960.



Fanfare *L'Harmonie du Sacré-Cœur* de Ferme-Neuve



Le cinéma

par Suzanne Guénette

Le 4 avril 1910, un grand événement survient à Mont-Laurier, les « vues animées » du cinéma muet. La première représentation a lieu au magasin général d'Ephrem Sabourin, dans le quartier du rapide de l'Original. Après la construction de la salle Génier on y présentera plus ou moins régulièrement des séances de cinéma muet. Et, l'été, la cour du Séminaire de transformera en cinéma en plein air. Ferme-Neuve présentera ses premières projections à compter des années 1924-1925 avec des appareils à batteries.

Le Théâtre Laurier, Mont-Laurier

En 1935, le clergé règne en maître sur Mont-Laurier, siège épiscopal. Les activités profanes sont défendues et le conseil municipal met son veto à tout projet d'exhibition théâtrale ou vues animées dans les limites du village, exception faite pour fins religieuses ou éducatives. Conscient de l'importance des loisirs et de la culture dans ce coin reculé des grands centres, le jeune Léopold Florant, alors âgé de 29 ans, fonde le Théâtre Laurier, rue de la Madone.

C'est Wilfrid Villeneuve qui avait construit la bâtisse en 1921 pour y loger sa tabagie. Après son décès, en 1925, Hervé Bélanger, tailleur de son métier et propriétaire d'une voiture de taxi, en devient le locataire. Six ans plus tard, la veuve de Wilfrid Villeneuve met l'immeuble en vente mais il faudra six mois avant qu'un acheteur se pointe : Léopold Florant, cordonnier, qui l'acquiert pour y loger sa famille et y établir son commerce. Sa fille Denise nous rappelle les premières heures de ce qu'on retrouvait alors dans la bâtisse : « A droite, on retrouvait la boutique de la cordonnerie, au milieu, le salon, à l'arrière la cuisine, la grande galerie et les dépendances, à gauche les trois chambres à coucher. » Mais Léopold caresse un rêve : ouvrir une salle de cinéma. Il se butera pourtant à la censure du clergé. En attendant d'obtenir un permis d'opérer, il se tourne vers une salle de billard pour divertir ses concitoyens.

Il devra attendre en 1935 pour voir son rêve se réaliser. C'est le 25 décembre 1936 que quelque 200 personnes assistent à la première projection d'un film, muet bien sûr. Fait cocasse : les films arrivent par le train, avec le lot de voyageurs. Alors sans bande sonore, parfois un musicien est embauché pour jouer au piano, ou un rouleau automatique est actionné, histoire de donner une atmosphère au film.

Le premier film parlant est projeté le 1^{er} juillet 1937. À compter des années 1940, la salle de cinéma affichera les grands noms des troupes de théâtre de variétés en tournée. On y assiste également à des combats de boxe et de lutte et à des rassemblements politiques. On peut dire que le Théâtre Laurier est l'ancêtre de la salle multifonctionnelle qui verra le jour à Mont-Laurier dans les prochains mois !



Le Théâtre Laurier, tel qu'il était à son origine, devenu le Cinéma Laurier, existe toujours et compte maintenant trois salles de projection.

Le Cinéma Vimy, Ferme-Neuve

Ouvert en 1947, le Cinéma Vimy de Ferme-Neuve verra de nombreux propriétaires. Créé par Julien Vanier et Wilfrid Clavel, il est vendu à Omer Robitaille en 1952, puis revendu à Anne-Marie Bélanger et Lionel Cloutier en 1961. Il sera la proie des flammes en 1967 et reconstruit avec une architecture moderne selon les plans de Roger Langevin. Puis, c'est la valse des ventes. Revendu à nouveau en 1971 à un groupe composé d'André Morin, Léandre Meilleur, Denis Millaire et André-Gilles Sarrazin qui forment la compagnie Cinéma Le Vimy Ltée, elle en cède la propriété cinq ans plus tard à Mario Dupuis qui n'en demeure propriétaire que deux années avant de le retourner à ses vendeurs. En 1978, une autre entreprise, Cinéma Ferme-Neuve inc, formée de Claude Campeau et Yvon Bouchard, en devient propriétaire, mais la revend à Cinéma Le Vimy en 1981. Finalement, le cinéma sera fermé en 1983 et le bâtiment sera vendu à l'organisme Les Aigles qui en feront leur salle communautaire.



Le Cinéma Le Vimy, à son origine.
Source : 100 ans de fierté, Ferme-Neuve, 1901-2001



Son incendie en 1967.
Source : Fonds Fleur de Lys



Reconstruit après son incendie, son architecture est résolument plus moderne.

Source : Fonds Fleur de Lys



Le Cinéma Laurentien

Selon un article paru dans Le Flambeau du 17 janvier 1948, « les propriétaires du Théâtre Laurentien, (ouvert le 12 février 1948), sont MM Alexandre Lapointe, de Ferme-Neuve, Omer Bélanger et Gérard Gauthier, ces deux derniers de Mont-Laurier. L'immeuble était situé à deux pas de l'aréna (202, rue Chasles, aujourd'hui on y retrouve le restaurant Le Grill), et mesurait 100 pieds de longueur par 50 de largeur. Il pouvait loger 551 personnes assises. Il était d'architecture moderne, l'ameublement de ce théâtre était, aussi moderne : les fauteuils sont des plus confortables, les machineries très perfectionnées. À l'arrière du théâtre, les spectateurs trouveront une salle de repos ainsi qu'un petit restaurant. Il est important d'ajouter que le nouvel immeuble est construit à l'épreuve du feu. ». Le théâtre Laurentien fermera ses portes au début des années 1970.



Le Théâtre Laurentien.
Aujourd'hui on retrouve à son emplacement
le restaurant Le Grill

Cinéma étudiant

Dès 1929, deux ans après son ouverture, l'École normale Christ-Roi présente dans sa salle académique des « projections lumineuses », conférences avec diapositives ou films. Ce sont des documents éducatifs sur, par exemple, la Terre Sainte, Paris et ses monuments, des conférences sur la minéralogie, géologie et autres. Au cours des années 1950, le Comité de cinéma devient le Ciné-Club visant à développer une approche critique, un forum de discussion d'où tirer une nourriture intellectuelle et spirituelle. Le Séminaire Saint-Joseph, quant à lui, aura son Comité des films qui deviendra, en 1950, le Ciné-club. Au cours des dernières années du Séminaire, il présentera, outre des films de répertoire, des histoires d'amour et d'action.



Le Comité du cinéma, École Normale, 1957

À compter du 3 janvier 1954 des feuillets sur l'appréciation des films présentés dans le mois courant dans les cinémas sont offerts à 5 cents à la cathédrale. L'année suivante, on affiche la cote des films dans le portique. En mars 1959, à la demande du curé Fernand Parent, un cinéma doit annuler la présentation d'un film probablement jugé trop osé.

Petit à petit les séances de cinéma remplaceront les tombolas et pièces de théâtre. Ainsi, à Saint-Jean-sur-le-Lac, en août 1938, sont au programme des films religieux et des actualités religieuses projetés dans la cour du presbytère chapelle. Ces séances (films de missionnaires catholiques de passage, propagande anticommuniste, causeries avec vues animées) seront déplacés dans le sous-sol de l'église après sa construction en 1939. Tout comme à Val-Limoges, au sous-sol de l'église, s'ajouteront, dans les années 1950, les premiers films de l'Office national du Film. La première projection de films au Lac-du-Cerf se déroule à la salle paroissiale le 4 décembre 1960. On y présente *Séraphin et Ti-Coq*. Là aussi, on présente très tôt des séances de cinéma avec les premiers films produits par l'Office national du film du Canada et les très riches images des différentes régions du Québec tournées par l'abbé Albert Tessier.

CHANT.

PIANO.



Andante maestoso

«Minuit, chrétiens!»

Par Gilles Deschatelets

Avant la construction de routes véritablement praticables et l'arrivée du train – terminus à Mont-Laurier en 1909 – les défricheurs arrivent pour ainsi dire sac au dos. S'ils ont dû laisser derrière eux leurs instruments de musique les plus lourds, ils ont la tête pleine des chansons et complaintes que leur ont transmises leurs ancêtres. Nos pionniers savaient chanter. Joseph Guérin, pionnier-défricheur de Kiamika, nous en a laissé un souvenir dans son récit daté de 1915 et publié pour la première fois en 1937 dans *Notes historiques sur Mont-Laurier, Nomingue et Kiamika* de Maurice Lalonde :

« Le repas fini, Sam (son fils), prend son cornet et en tire des sons mélodieux qui émeuvent jusqu'à Tou-p'tit – notre chien – qui aboie et chante plaintivement aussi longtemps que dure la mélodie. Rien n'est plus comique que de voir le chien chanter en musique. Accompagnés du cornet à piston, les jeunes et moi, nous chantons jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ces amusements nous délassent et nous font supporter notre isolement plus facilement. » p.81

Bien sûr, les gens connaissent aussi les chants qui accompagnent les célébrations religieuses. Chaque paroisse compte sa belle voix de ténor qui donne la chair de poule chaque Noël en lançant le *Minuit, chrétiens* à pleins poumons. Au début des différentes colonies, le chant aux offices religieux se fait sans accompagnement et la voix la plus juste parmi l'assemblée donne la note.

Le soir de la Saint-Jean-Baptiste de 1898, à Nomingue, un chœur imposant d'hommes et de femmes chantent les « meilleures chansons canadiennes » devant l'évêque Duhamel d'Ottawa et un gros groupe de visiteurs venus par le train jusqu'à Labelle puis en voiture à cheval ou en bateau vapeur sur le lac. Lieu de villégiature fortement fréquenté dès le début du 20^e siècle, entre autres par plusieurs communautés religieuses, la chorale de Nomingue recevra souvent du renfort. Citons les chorales des paroisses Saint-Louis-de-France et Saint-Vincent-de-Paul, toutes deux de Montréal, et celles de plusieurs

communautés religieuses qui y ont une maison de repos. Ernest Lalonde dirige la chorale de l'église pendant plus de 50 ans. Un événement à souligner : à la Sainte-Cécile (patronne des musiciens) en 1937, un concert piano et voix est entièrement consacré à des compositeurs et compositrices québécois : le prodige André Mathieu, le père G. Boileau o.m.i., Alfred Lamoureux, J. Vézina, P. Duval et Mme Morin-Labrecque.

L'Annonciation ne tarde pas à établir sa chorale d'église et le docteur Côme Cartier y sera maître de chorale, et organiste, de 1902 à 1936 et Albert Gauvreau, maître de chorale de 1947 à 1960. Le 1^{er} janvier 1904, le prêtre desservant de la mission, Dom André Mouttet, des Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, forme un chœur de chant « pour tous ceux qui sont aptes et qui remplissent les conditions exigées par le Rituel. »¹

Le curé Eugène Demers décrit dans *Histoire de la paroisse de Sainte-Anne-du-Lac, 1916-1976* comment se formait une chorale d'église : « Voici un peu ce qui regarde le chant religieux après l'arrivée de M. le curé Sicotte, en 1932 au mois de juin. Dès l'automne, il y eut des cours de solfège deux fois par semaine pour près de deux ans. Ensuite, un exercice de chant par semaine pour préparer la messe du dimanche ou des fêtes. On a appris le propre des messes des dimanches et fêtes, Introit, Graduel, Offertoire, Communion, un cantique en français avant et après la messe, un chant latin pendant l'offertoire. Pour le chant de l'Ordinaire, on en savait plusieurs qu'on chantait suivant le temps. Pour Noël, Pâques et la fête de Ste-Anne on chantait des messes en partie. Ensuite, on a appris le chant des Vêpres qu'on a chanté une bonne douzaine d'années à tous les dimanches et ensuite à l'occasion des grandes fêtes parce que le groupe de vingt-cinq environ qu'il était au début,

¹ Grammond, Madeleine, *Histoire de Sainte-Véronique, 1896-1996*, Comité des Fêtes du centenaire, Mont-Laurier, 1996, p. 34.

est réduit à peu près à quatre à l'arrivée de M. Lasonde en 1948. »²

Tout au long de son existence le Séminaire Saint-Joseph de Mont-Laurier (1915-1965) aura des chorales. D'abord, en février 1919, on y introduit le chant grégorien, restauré par le pape Pie X. Les autorités du Séminaire considèrent cette musique comme étant édifiante et de bon goût. Dès 1924, la chorale Sainte-Cécile anime les célébrations religieuses et particulièrement la grand-messe du dimanche et les vêpres à 16 heures. Elle est aussi de toutes les fêtes. Comme le sera celle qui lui succédera, la chorale Saint-Grégoire (1954-1965). L'abbé Louis-Philippe Fortin enseignera le chant grégorien pendant plusieurs décennies et jusqu'à la toute fin de l'institution.



La grande chorale du Séminaire Saint-Joseph de Mont-Laurier, 1952-1953.

On peut y reconnaître certains membres dans la première rangée : L.-P. Dubé, Léopold Morin, Rémi Sainte-Marie, l'abbé Louis-Philippe Fortin, Jacques Léonard, André Chalifoux et Marcel Cyr.

Source : Le Séminaire Mont-Laurier, Félix Bouvier

² Demers, Eugène, *Histoire de la paroisse de Sainte-Anne-du-Lac, 1916-1976*, Compte d'auteur, 1982, (p. 115-116).

Le 5 septembre 1932, le même Louis-Philippe Fortin, de Saint-Georges-de-Beauce, nouveau séminariste, est nommé directeur de la petite Maîtrise (chœur d'enfants) de la paroisse cathédrale de Mont-Laurier. Pour augmenter le nombre de voix masculines dans la chorale adulte de la paroisse débutent en 1937 des cours de chant grégorien et de musique religieuse par l'abbé Oscar Villeneuve.



« A l'école normale, toute la vie est accompagnée de chants et musique, elle en est pour ainsi dire imprégnée. »

Source : Gauthier, Alice et Reid Brisebois, Cécile *Histoire de l'école Normale du Christ-Roi*, p. 203

En terminant, il faut saluer l'endurance des organistes des églises de la région : Madame Lorenza Blouin-Bélanger, organiste auxiliaire à la paroisse cathédrale Notre-Dame-de-Fourvière de 1918 à 1989 (70 ans), Julia Bélanger, à l'Ascension, de 1908 à 1974 (66 ans) Alexandrine Morency, à l'Annonciation sera organiste de 1920 à 1950. «Pendant 41 ans, beau temps, mauvais temps, Éva (Saint-Louis) traversa la rivière (du Lièvre), l'été en chaloupe (Pierre – Paquette – ramait) et l'hiver en cutter.»³ Tout ça pour toucher l'orgue de l'église aux nombreuses cérémonies.

Ah! Ces artistes !!!!!!!!

³ Constantineau, Marguerite et autres, *Notre-Dame-de-Pontmain 1884-1984*, Comité du Centenaire, 1983, p.57.



« Toc-Toc-Toc Rideau ! »



Le théâtre dans les Hautes-Laurentides

par Gilles Deschatelets

La première pièce de théâtre touchant les Hautes-Laurentides est présentée à Saint-Jérôme le 24 juin 1881. *Les pionniers du lac Nomingue ou les avantages de la colonisation* a été écrite par un professeur du Séminaire de l'endroit, l'abbé Jean-Baptiste Proulx, un ami du curé Labelle. « ... elle avait pour but d'initier les jeunes à un problème aigu de leur temps, l'émigration des nôtres aux États-Unis. Comme remède à ce fléau, on proposait alors l'établissement dans les cantons du Nord. On voulait aussi sensibiliser les parents des élèves à cet audacieux projet. Cela faisait partie de la publicité dont le curé Labelle et ses amis entouraient le peuplement de la Rouge, dont Nomingue serait le centre le plus important. » Cet extrait est tiré du texte de présentation de la pièce par Monsieur Jean-Paul Poulin, prêtre, lorsqu'elle fut rejouée à Nomingue, cent ans plus tard, le 24 juin 1981, pour saluer les pionniers avant les célébrations du centenaire en 1983.



Le 24 juin 1981, un groupe de résidents de Nomingue rejouait la pièce de théâtre créée en 1881, les Pionniers de Nomingue. On peut y reconnaître André Roy, Gilles St-Louis et Richard Chicoine.

Source : Nomingue, 1883-1983.

La première présentation scénique retracée dans la région a été présentée en 1895, à Nomingue. Jouée dans l'unique classe du couvent des Sœurs de Sainte-Croix, pour la Saint-Léon, fête patronale du curé Dom Léon Dunoyer, elle mettait au programme un duo sur un petit harmonium, une adresse destinée au jubilaire, une récitation et des chants religieux. Ces divertissements, réunissant

des prestations variées (musique, chant, théâtre, art oratoire et autres), prendront le nom de « séance ». Plus tard, il s'appliquera particulièrement aux pièces de théâtre avant de tomber en désuétude devant l'arrivée de troupes professionnelles.

Le dimanche 25 février 1906, la fanfare L'Harmonie et le Cercle dramatique, tous deux de Nomingue, présentent devant Mgr Duhamel, évêque du diocèse d'Ottawa, « une brillante cavalcade » selon le journal *Le Pionnier*. Musique et théâtre vont souvent de pair dans les premières décennies de la colonisation et les membres des fanfares et des Cercles dramatiques sont souvent les mêmes. Le directeur de L'Harmonie est M. Edmond Vézina, Roch Jetté est tambour-major et Édouard Rodier et Ernest Lalande sont trompettistes. Les deux groupes sont au programme de toutes les fêtes religieuses et civiques.



Le Cercle dramatique de Nomingue
De g. à dr : 1^{ère} rangée : ?, Rodrigue Cyr.
2^e rangée : Adélarde Marin, Ernest Lalande,
J. Édouard Rodier, Derrière : Edmond Vézina, Roch Jetté,
Alfred Lalande, Hormidas Lefebvre, Adolphe Ardouin, ?,
Moïse Thibault

Source : Nomingue 1883-1983.

Pour l'inauguration de la Coopérative des colons du Nord et de la Saint-Jean-Baptiste, on présente, sous la tente, une « séance dramatique et musicale » de l'Harmonie de Nomingue, jeudi le 21 juin 1906 : *Le captif de Montbrun* et *Quand on conspire*. Pour la

fête de Pâques 1907, les compagnons du Cercle de Nomingue, nommés aussi membres de l'Harmonie, donnent une autre séance à la salle du couvent des Sœurs de Sainte-Croix.



On présente souvent des pièces théâtrales lors d'anniversaires de personnages religieux. Ici, présentation de la pièce « Mère sublime » en hommage à Mgr Robert Jutras, directeur de l'École normale, le 19 mars 1950.

Source : Histoire de l'École Normale du Christ-Roi de Mont-Laurier, 1927-1966.

Les étudiants du Collège de Nomingue, qui a ouvert ses portes le 14 septembre 1910, présentent des « séances » à l'Hôtel de ville, où chaque élève a son rôle, pour la plus grande joie des parents. En juin 1912, ils jouent trois courtes pièces : *L'Affaire de la rue Laurcine*, *Les débuts de Gaudissart* et *Balançoires*. Mais le clou de la soirée sera une récitation à la mémoire du curé Labelle, *Le Roi du Nord*. Le 7 juin 1914, dans la même salle, on applaudit *Le Chêne du Vallon* (cantate); *Le rosier* (comédie) et un tableau vivant, *Jésus à Béthanie*. À compter du 28 avril 1915, les collégiens jouent à plusieurs reprises *Le baptême de Clovis* et *Les fourberies de Scapin* qui font crouler de rire les spectateurs. Pour le Collège de Nomingue cette production fut le chant du cygne car l'institution deviendra le Séminaire Saint-Joseph à Mont-Laurier à la rentrée du 3 septembre suivant.

Pour un temps la relève théâtrale sera assurée par le Cercle littéraire, fondé à l'automne 1915, qui donnera sa première séance le 30 novembre : présentations sur l'histoire nationale et enseignement antialcoolique. Le 10 mars suivant, le Cercle présente *Une soirée avec le bon Lafontaine*, fables récitées, mimées, dialoguées et chantées.

Le 24 mai 1927, pour les dix années d'existence de l'École pédagogique (Normale), les futures institutrices jouent le drame *Zélie ou le martyr de l'obéissance*. C'est la dernière production de l'institution qui déménagera, elle aussi à Mont-Laurier en septembre de la même année. Les élèves de la nouvelle École ménagère (1930) offrent *Beethoven et la jeune aveugle*, une pièce locale, *Tante Aurore*, et une cantate pour célébrer la Sainte-Cécile (patronne des musiciens) et la Sainte-Catherine les 24 et 25 novembre. Le 13 mars 1937, en dépit de l'incendie de leur école, les élèves célèbrent la fête de leur curé et, pour répondre aux vœux du Congrès de la Langue française, chantent des épisodes de la fin du Régime français et jouent le drame *La fin d'une étoile*, biographie édifiante de la comédienne parisienne Ève Lavallière qui quitte la gloire pour se livrer à une vie de pénitence.

Dès le début du XX^e siècle on montait aussi des pièces de théâtre à L'Annonciation. Le journal *L'Avenir du Nord*, de Saint-Jérôme, signale la venue dans cette ville d'un groupe de comédiens et comédiennes de L'Annonciation venus présenter une « séance dramatique et musicale ». Le drame est *Sous le même toit* de Z. Henriot et la comédie *Nous divorçons* est accompagnée par des musiciens de Saint-Jérôme. Présentée en après-midi et en soirée, la pièce est appréciée, lit-on, d'amateurs venus d'aussi loin que Labelle, Mont-Tremblant et Saint-Jovite. « Les acteurs avaient été grimés par M. L.P. Ponton, de Montréal, dont la réputation dans cet art n'est plus à faire » note *L'Avenir* le 22 juin 1906.

En 1910, une première troupe de théâtre est officiellement mise sur pied à L'Annonciation et dirigée, d'abord, par le Père Jean-François Mallet, puis par Wilfrid Dumouchel, qui sera secondé par son épouse pour les pièces mixtes. Comme le souligne Samuel Charrette dans *Douce souvenir, Histoire de L'Annonciation* : « Pour garder le caractère de virilité qui convenait à un théâtre de colons, on ne choisissait au début que des pièces à rôles masculins, telles que *Jean le Maudit*, *Le contrôleur des wagons-lits*, *Le coffret*, *Je vous conjure*, *À l'auberge no 3*; on usa celle-ci à la corde,

à force de la répéter. »¹ Les pièces étaient jouées au deuxième étage de la manufacture Boileau où seront bâtis plus tard les fours à charbon de bois. Parmi les acteurs qui ont tenu les principaux rôles de cette époque citons : Wilfrid Dumouchel, Théophile Brulotte, Charlemagne Denis, Henri Pécelet, Georges Clouette, Alphonse Renaud, Bruno Boileau, Armand Archambault, Aristide Charbonneau, Côme Robidoux, Antonio Vaugeois, Joseph Charbonneau, Léon-J. Raymond, Arthur Pharand, Albert Gauvreau, Liguori Gervais et Damien Boileau (souffleur). Parmi les actrices, citons Diane et Émilia Léger, A. Henry, Aurore Denis, Thérèse Pécelet et Odina Pharand.

Ces pièces sont souvent des comédies de boulevard ou de vaudeville. Comme pour toutes les pièces jouées au cours des premières décennies des jeunes paroisses et municipalités de la région, les costumes, nés de l'inspiration et des ressources de chaque acteur, ne correspondaient pas toujours à l'exactitude historique. La scène, elle, rappelait souvent celle des temps médiévaux : des madriers montés sur tréteaux. Si elle avait l'inconvénient de parfois s'effondrer en cours de représentation, elle était cependant facilement démontable quand la troupe se produisait dans les paroisses voisines. L'éclairage se faisait à l'aide de fanaux qui voilaient autant l'émotion des acteurs que leur nervosité.

À Mont-Laurier, dès les années 1910, les comédiens du Cercle, présidé par l'avocat Wilfrid Lalonde, tiennent l'affiche à l'étage de la salle du Cercle, dite aussi salle Génier. Plusieurs organismes y font aussi des séances dans le but d'amasser des fonds pour les œuvres de charité ou pour un objectif précis. Ainsi fait le Club champêtre en mai 1914; le 20 décembre 1914, une pièce dramatique et musicale est présentée par la fanfare dirigée par J.-A. Boisvert et avec la participation de la chorale dirigée par Wilfrid Lalonde; le Cercle des Bonnes Amies se produit le 12 août 1918 au profit de la cathédrale en construction; le 30 mai 1926, pour se financer, la chorale de la cathédrale produit une pièce comique avec chœurs; le 27 mars 1927, grand succès de la séance donnée par les Dames de Sainte-Anne pour les œuvres; le 24 septembre

¹ Charrette, Samuel, sc., *Douce souvenance, Histoire de L'Annonciation*, Frères de Sainte-Croix, Granby, 1953, p.187.

1927, séance pour l'inauguration d'une succursale de la Société des Artisans au profit de l'hospice orphelinat à venir; en mars et le 9 avril 1931, deux comédies sont présentées à la salle paroissiale par un groupe d'hommes au profit de la future bibliothèque : *L'oncle du Canada* et *Édouard le Confesseur*; le 16 avril 1934, les élèves de l'École d'Agriculture donnent une séance pour enfants; et tant d'autres.

À Mont Saint-Michel, dans les années 1920-1930, les séances sont jouées dans une classe de l'école, en hiver, et à l'étage de la beurrerie, l'été. Enfants et parents sont souvent mis à contribution. On aménage des entractes pour des activités de financement comme roues de fortune, encan, achat de paniers-surprises, gâteau, etc. On fait coïncider ces soirées avec le retour des jeunes gens du chantier et la paie d'hiver. Entre 1930 et 1940, on présentera, entre autres, *Aurore, l'enfant martyr, Le château de Mondragon, La vie de Sainte Monique* et *Séraphin Poudrier*. Deux personnes se mettent particulièrement en vedette : Émilia Lacasse-Pilon à la mise en scène et le comédien René Quevillon.



Pièce de théâtre présentée à Mont-Saint-Michel

Source : Histoire de Mont-St-Michel depuis Cent Ans

À compter des années 1940, les institutrices et les religieuses de Sainte-Croix vont présenter des pièces jouées par leurs élèves.

À Saint-Jean-sur-le-Lac, les premières soirées de théâtre sont présentées, à l'initiative du curé Elphège Cousineau, arrivé dans la paroisse en 1934, d'abord dans la chapelle localisée en haut du presbytère, puis dans la salle paroissiale, au sous-sol de l'église, à compter de 1939. Le Cercle des Fermières y présentera plusieurs soirées pour les

œuvres de la paroisse ou l'anniversaire du curé. Il en sera de même à Val-Limoges où le curé Adélarde Roy initie la création d'un Cercle des Fermières en 1946. Leurs séances ont lieu à l'école chapelle.

À Val-Barrette, au cours des années 1940-1950, Madame Albina Lauzon (Roméo Grand'Maison) se manifestait par son zèle et son assiduité à monter des pièces de théâtre avec des adultes. Elle créait costumes, décors et faisait la mise en scène. «C'était quelque chose les pièces jouées sous sa direction et on se déplaçait en grand nombre pour venir les applaudir.»² À Lac-du-Cerf, Wilfrid Bonami présente et joue, dans les années 1950, des comédies qui ravissent ses concitoyens lors de tombolas organisées pour financer les œuvres paroissiales.

Deux institutions d'enseignement vont jouer un rôle déterminant dans l'histoire du théâtre dans la région : le Séminaire Saint-Joseph et l'École normale du Christ-Roi. On fait remonter la première pièce de théâtre présentée par les étudiants du Séminaire de Mont-Laurier en décembre 1916. Pour fêter Mgr François-Xavier Brunet, premier évêque du nouveau diocèse de Mont-Laurier, ils jouent *L'avare*, de Molière. Le 1^{er} octobre 1919, il y aura soirée dramatique pour la bénédiction de la cathédrale.



Pièce jouée à l'École Normale Christ-Roi dans les années 1940.

La présentation de pièces de théâtre lors de la fête de l'évêque et lors de la remise des prix de fin d'année seront deux traditions qui se poursuivront

² Comité des Fêtes du 75^e, Val-Barrette, 1988, p. 119.

tout au cours de l'histoire du Séminaire (d'abord à Nominique de 1910 à 1915, puis à Mont-Laurier de 1915 à 1965). À compter de 1924, on présentera aussi une pièce le jour de la fête de Dollard Des Ormeaux, le 25 mai.



Théâtre au Séminaire Saint-Joseph, date inconnue.
Source : Collection Cécile Reid Brisebois.

Après la construction du nouveau Séminaire, sur la colline Alix (1930), les pièces sont présentées à la salle académique connue plus tard sous le nom d'auditorium de la Polyvalente Saint-Joseph. Au cours de la décennie 1940, l'auteur français Henri Ghéon sera joué à de nombreuses reprises. En 1941, la troupe montréalaise de grande réputation, Les Compagnons de Saint-Laurent, vient réjouir les amateurs de théâtre. Les années 1950 consacrent le retour des pièces du trio des auteurs classiques français Corneille, Molière, Racine. Des cours de diction, donnés par René-Salvatore Catta, professeur au Collège Saint-Laurent, aident à la récitation des vers alexandrins. À compter de 1957, l'enseignant d'art dramatique Gilbert Desrosiers fait une expérience pédagogique qui jumelle art dramatique et diction. L'objectif est de donner aux élèves « des habitudes de bon langage » et de les mieux préparer pour jouer les grands classiques du répertoire français.

Le regretté Gilles Boyer, collégien de 1957 à 1965, qui a mis en scène, écrit et joué dans une multitude de pièces, en plus de créer le Festival international de théâtre amateur de Mont-Laurier, affirme que « tout ça est parti du Séminaire. »³ Tout au long de

³ Bouvier, Félix, *Histoire du Séminaire de Mont-Laurier*, Fides, Montréal, 2005. p.172.

son existence le Séminaire Saint-Joseph demeure le haut lieu de l'activité culturelle des Hautes-Laurentides.

L'autre institution marquante est l'École normale de Mont-Laurier. Dans le programme pédagogique des écoles d'enseignement dit supérieur (écoles normales, séminaires) le théâtre était souvent considéré comme un entraînement au bon parler français, un appui à l'enseignement de la langue française. Savoir réciter avec éloquence les vers alexandrins des auteurs classiques français était synonyme de belle culture. Comme l'écrivent Alice Gauthier, c.s.c. et Cécile Reid-Brisebois dans *Histoire de l'École normale du Christ-Roi de Mont-Laurier, 1927-1966*, le théâtre était « une école d'entraînement à l'observation, à l'analyse des personnages, des situations, à la maîtrise de l'expression, de ses mouvements intérieurs comme de son corps et de son verbe. (...) Le théâtre : une école de vie à l'école des maîtres, des classiques, des auteurs modernes, des auteurs bibliques. »⁴

Les pièces sont présentées lors de la remise des prix de fin d'année et à la Saint-André, en novembre, qui marque à la fois l'anniversaire de naissance, d'ordination et de l'élévation à l'épiscopat de Mgr Joseph-Eugène Limoges, deuxième évêque du diocèse. Les religieuses de Sainte-Croix sortent le grand jeu pour saluer celui qu'elles surnomment « Sa Grandeur », « noble Comte romain ». Le rideau se lève souvent sur des hommages « sur la beauté du Roi et de son Prince ». Idem p.272



A la fois sujet et initiation à la culture autochtone la vie de « Kateri Tekakwitha », École normale 1943

Source : Histoire de L'École Normale de Christ-Roi de Mont-Laurier, 1927-1966.

⁴ Gauthier, Alice et Cécile Reid-Brisebois, Histoire de l'École normale du Christ-Roi de Mont-Laurier 1927-1966,

Les deux auteures de *l'Histoire de l'École normale* ont recensé pas moins de 74 pièces présentées entre 1927 et 1966. Les œuvres jouées vont du répertoire classique français aux vies de saints en passant par Antoine de Saint-Exupéry et Félix Leclerc.



Les arts théâtraux à Ferme-Neuve en octobre 1926, la pièce " Le chat qui fume ".
On y reconnaît Gérard Lafontaine et Pierre-Émile Éthier.

Source : Fonds Caisse Desjardins de Ferme-Neuve.



Pièce de théâtre « Thomas Morus »
Marie-Jeanne Forget, Henriette Blouin Massy
Enfants : Gaétane Boisvert, à gauche Fernande Lauzon, Hélène Bélanger, Alice Grenier (debout), Madeleine Boisclair, Lucille Lauzon.
Source : Collection Fernande Boisvert-Soucy.



Petit survol de nos montagnes diaboliques

par Geneviève Piché

Au cours des siècles passés, il était courant pour les autorités québécoises de puiser parmi les noms des Saints catholiques ou des politiciens pour nommer villes, rivières et montagnes. Certains noms d'origine amérindienne font toutefois exception à la règle, tout comme certains patronymes font référence à la géographie parfois surprenante du paysage. Dans notre région, deux montagnes portent le même nom et renvoient à des traditions et des légendes fort anciennes! L'allégorie du Diable est ainsi présente à la fois à Ferme-Neuve et à Notre-Dame-du-Laus.

Visible à plus de 65 kilomètres à la ronde, deuxième plus haute montagne des Hautes-Laurentides, la Montagne du Diable de Ferme-Neuve se dresse à un peu plus de dix-sept kilomètres au nord-ouest de Mont-Laurier. Bien connue sous ce pseudonyme par les gens de la région, et ce depuis le début du XX^e siècle, son nom officiel est pourtant le Mont Sir-Wilfrid-Laurier. Nommé ainsi en 1932, ce mont rend hommage au premier ministre du Canada Wilfrid Laurier (1841-1919), en poste de 1896 à 1911. Couvrant un peu plus de 2 km², l'écosystème forestier de la Montagne du Diable de Ferme-Neuve est remarquable, composée de plus de 25 essences d'arbres qui courent sur huit kilomètres de long et cinq kilomètres de large. Elle est d'ailleurs reconnue comme une forêt ancienne, notamment pour son érablière à bouleau jaune de plus de 150 ans. Encadrée par le bassin de la rivière du Lièvre (sud-est) et par la rivière Gatineau (nord-ouest), la montagne est entourée par le réservoir Baskatong, une mer intérieure de 320 km², le lac Windigo, avec sa chute de 55 mètres de hauteur, la Baie du Diable et la Baie Windigo. Quatre sommets composent son relief. Le sommet du Diable se dresse sur ses 783 mètres d'altitude. Non loin, le sommet du Belzébuth s'élève à 749 mètres de haut. Le sommet



du Garde-feu se hausse à 756 mètres, alors que le sommet de la Paroi de l'aube s'élève à 740 mètres d'altitude.

Il semble que le Diable ait laissé son empreinte sur bien des lieux de la région. D'après une première légende, la montagne serait hantée par le Windigo (du terme amérindien Witikow ou Ouindigo), créature dévoreuse d'hommes de la mythologie algonquienne, monstre possédé par un esprit démoniaque, géant en quête d'âmes humaines et de péchés. Une seconde légende veut que le Windigo serait plutôt un bon Diable, incitant la population à respecter la nature et la forêt, veillant sur le territoire et menaçant de châtiments ceux qui lui portent de mauvaises intentions. Quel qu'il soit, sa légende a profondément marqué les habitants de la région et rappelle notre patrimoine historique amérindien.



À environ 65 kilomètres au sud de Mont-Laurier, dans la région de l'Outaouais, s'élève un deuxième concurrent, un peu moins connu, au titre de montagne diabolique. Veillant sur Notre-Dame-du-Laus du haut de ses 520 mètres d'altitude, la Montagne du Diable a vu son nom officialisé en 1975. Partie intégrante du Parc régional du Poisson Blanc, sa forêt ancienne, composée également d'une érablière de bouleau jaune, couvre 25 km². Du haut de son sommet sont visibles les bassins versants des rivières Gatineau et du Lièvre. Au pied de la montagne se trouve le réservoir du Poisson Blanc, d'une superficie de 82 km², parsemé de plus de 80 îles et de nombreuses baies. Sillonnée par 7 km de sentiers de randonnée pédestre, 280 km de sentiers de quad et 100 km de sentiers de motoneige, la montagne propose des activités pour tous les goûts.



Les deux Montagnes du Diable des Hautes-Laurentides, avec leurs forêts récréotouristiques, partagent non seulement un nom, mais également tout un écosystème laurentien. Très populaires pour les activités de plein air, elles attirent toutes deux des milliers de touristes chaque année. Verra-t-on, dans les prochaines années, un combat régional à qui gagnera l'unique titre de Montagne du Diable? Seul Dieu le sait... mais le Diable s'en doute!

Références :

http://www.radio-canada.ca/emissions/creatures_fantastiques/2011-2012/windigo.asp

http://www.montagnedudiabale.com/main70a0.html?p=02_100&l=fr

<http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/windigo>

<http://www.poissonblanc.org/fr>

Serge Bouchard, « Notre-Dame-du-Laus. L'œuvre du Grand Lièvre Filou », *Québec Science*, Août-Septembre 2013, p. 58.

Serge Bouchard, « La montagne du Diable », *Québec Science*, Juin-Juillet 2012, p. 54.

Groupe de travail sur les écosystèmes forestiers exceptionnels de la Direction de l'environnement forestier au Ministère des Ressources naturelles, décembre 2006.

Noms et lieux du Québec. Dictionnaire illustré, ouvrage de la Commission de toponymie, Publications du Québec, 1996.

Richard Fournier, Précisions sur les montagnes du Diable, 24 novembre 2011



Généalogie de Thomas Brunet

par Suzanne Guénette

1^{ère} génération

PIERRE BRUNET

vers 1666 à Québec

MARIE BOUCHER

2^e génération

THOMAS BRUNET

17 octobre 1701 à Lachine

CATHERINE CÉCIRE
(Claude & Marie Léger)

3^e génération

FRANÇOIS BRUNET

14 novembre 1735 à Pointe-Claire

FRANÇOISE PROULX
(Jacques & Jeanne Pilon)

4^e génération

FRANÇOIS-THOMAS BRUNET

25 janvier 1773 à Pierrefonds (André & Marie-Marguerite Brunet)

SUZANNE BAULNE

5^e génération

HYACINTHE BRUNET

14 octobre 1816 à Saint-Eustache (François & Madeleine Allard)

FRANÇOISE OUELLETTE

6^e génération

ÉDOUARD BRUNET

22 août 1853 à Ste-Adèle

OLIVE BINETTE
(Narcisse & Geneviève Dubois)

7^e génération

THOMAS BRUNET

21 juin 1892 à Masson

MARGUERITE McNAMARA
(John & Wellen Row)



Thomas Brunet, pionnier de Val-Barrette

par Suzanne Guénette

Originaire de Saint-Colomban, Thomas Brunet, âgé de trois ans seulement, déménage avec ses parents, Édouard et Olive Binette, à Thurso. On ignore ce qui attire la jeune famille dans cette région mais le couple y élèvera leur famille. En 1892, Thomas épouse Marguerite, surnommée Maggie, McNamara, d'origine irlandaise, à Masson. Thomas a rencontré Maggie par l'intermédiaire d'une de ses sœurs qui travaille chez un médecin à Thurso où Maggie oeuvre également.

Le couple s'installe sur la terre familiale où ils auront un premier fils, John. Cultivateur l'été, Thomas fait comme beaucoup de jeunes hommes de l'époque. Il se rend dans les chantiers l'hiver. Lorsque le père, Édouard, décide qu'il est temps pour lui de prendre sa retraite et cède sa terre à son fils aîné, Thomas est forcé de quitter Thurso.

Son beau-frère, Isidore Carrière, est installé à Kiamika. Il persuade probablement Thomas de venir le rejoindre dans ce coin de pays tout à être développé. On retrouve donc Thomas en expédition de reconnaissance pour évaluer ses chances de bien établir sa petite famille. Il faut croire que la région a de quoi le charmer car il embarque, au printemps 1894, famille, ménage et même vache, par voie de terre, quittant Thurso pour Kiamika. Tout ce beau monde s'installe chez Isidore Carrière où ils demeureront un an environ avant d'acheter leurs propres lots, à Picardie (qui deviendra par la suite Val-Barrette). Pendant cette année, Thomas défriche un peu de terrain et construit un *shack* et une petite étable en logs chaulés. Un autre garçon s'ajoute, Edmond. Maggie est enceinte lorsqu'elle va s'établir avec son mari sur leur nouvelle terre, au printemps 1896. Elle y accouchera d'une fille, Mary.

Souffrant de profonde solitude, Thomas décide de donner le deuxième lot qu'il a acquis à un dénommé Martin qu'il avait connu dans l'Outaouais. Un voisin, c'est sécurisant en cas de pépins, ou pire d'accident, et ça désennuie.

En tout, Thomas et Maggie auront 15 enfants, 6 garçons et 9 filles. Ils se prénommeront : John (1893), Edmond (1895), Mary (1896) Jenny (vers 1898 et qui sera élevée par ses grands-parents, à North Bay, en Ontario), Gertrude (1899). Délima (1901), Blanche (1902), Thomas junior (1903), Francis (1904), Émile

(1906), Lucille (1907), Ida (1908), Thérèse (1910), Berthe (1912) et Jeffrey (1914).

Quand la grippe espagnole frappe dans la région, en 1917, Thomas et Maggie perdent leurs deux aînés, John et Edmond, âgé de 21 et 20 ans. Plusieurs familles sont également touchées par la terrible épidémie.

En 1912, Thomas Brunet, à la criée à la porte de l'église, achète le lot 48 du rang 7, toujours à Picardie, de la succession de Maxime Daoust, qui était décédé quelques temps auparavant. Les papiers officiels se signent le 26 septembre 1912. Il vend alors sa première terre. La terre au village de Thomas et de Maggie se conservera dans la famille puisque c'est leur fils Jeffrey, dernier-né, qui l'acquiert le 8 avril 1943. Elle appartient aujourd'hui au fils de Jeffrey, Sylvain.

André Brunet, ancien maire de Val-Barrette et fils de Jeffrey, parle en ces termes de son grand-père Thomas : « Malgré le fait que Thomas ne savait ni lire ni écrire, il était reconnu et estimé dans sa communauté. Il a été le principal artisan de l'érection de la nouvelle municipalité de Val-Barrette, autrefois Picardie. Thomas a été élu membre du premier conseil municipal. » Thomas décède le 21 novembre 1947, Maggy, le 17 avril 1949.



Famille de Thomas Brunet en 1921.
Debout : Thomas, Maggie, Thomas jr, Émile, Lucille.
En avant : Thérèse, Berthe, Ida et Jeffrey.
Source : Val-Barrette, un petit village,
une grande histoire.

Sources : Entrevue réalisée avec Jeffrey Brunet, en 2006.
Val-Barrette, Un petit village, une grande histoire.

Chronique Archives

par Suzanne Guénette

Ressources photographiques :

La Société est dépositaire d'une centaine de fonds d'archives privées d'individus, de familles et d'organisations qui comprennent de nombreuses photographies. Avec la collection générale, c'est plusieurs dizaines de milliers de ressources photographiques qui sont accessibles. En voici des exemples :

P17 : Fonds École Normale Christ-Roi : Plus de 2 000 photographies d'élèves.

P27 : Fonds Studio Alcide Boudreault : Plus de 10 000 photographies d'individus, familles et événements.

P28 : Fonds Studio Florian Boudreault : Plus de 6 000 photographies d'individus, familles et événements.

P29-30 : Fonds Studios Guy Charbonneau et Serge Grignon : Plus de 6 000 photographies d'individus, familles et événements.

P31 : Fonds Corporation de la télévision communautaire (Canal Vox) : 290 dvd d'émissions présentées entre 1976 et 1991.

P51 : Fonds Société nationale des Québécois et Québécoises des Hautes-Rivières (SNQ) : environ 750 photographies prises entre 1964 et 1990 de personnalités et d'événements divers.

P61 : Fonds Familles Alix, Ménard et Chartrand : fonds familial de plus de 100 photos de ces trois familles pionnières.

P68 : Fonds Godfroy Lamarche : 168 photos de famille.

P75 : Fonds François Thibault : 30 photographies de cette famille pionnière.

P99 : Fonds Lac-du-Cerf : Plus de 200 photographies de pionniers, de bâtiments et de scènes de cette municipalité.

P110 : Fonds Aline Grammond : Fonds se rapportant à la municipalité de Sainte-Véronique. Plus de 80 photographies de pionniers, de bâtiments et d'événements.

P118 : Fonds Studio Fleur-de-Lys : Fonds de plus 2 000 photographies d'individus, de familles et d'événements.

P132 : Fonds Caisse populaire Desjardins de Ferme-Neuve : 350 photographies se rapportant à cette municipalité.

P138 : Fonds Fernande Léveillée Cadotte : Fonds de 125 photographies des familles Léveillée et Cadotte.

P139 : Fonds Hélène Bélec Richer : Fonds de plus de 174 photographies des familles Bélec, Beauchamp, Brisebois, Chalifoux, Limoges, Raymond et Richer.

P140 : Fonds Jean-Guy Sabourin : Photographies de bâtiments de la région, des Cadets de l'Air, du Club Lions, du club privé Nikolak, famille Sabourin, Mont-Laurier Aviation, du Red Pine (Lac-des-Écorces), de sportifs et de la visite des Canadiens de Montréal à Mont-Laurier en 1955.

P149 : Fonds Sainte-Anne-du-Lac : Fonds de plus de 160 photographies d'individus, de bâtiments et de scènes de cette municipalité.

P168 : Fonds Marie-Marthe Richer : Fonds de plus 110 photographies de la famille Richer.

En tout, 181 fonds d'archives privées sont accessibles pendant nos heures d'ouverture. Pour plus d'informations sur ces documents (textuels et photographiques), consultez notre site web au :

www.genealogie.org/club/shrml

Mots croisés

par Suzanne Guénette

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												
12												

HORIZONTALEMENT

1. Il était souvent présent lors de fêtes.- Nouveau ut. 2-Recevrai un legs. 3-Blanc, c'est échouer. – Les Chevaliers de la Table ronde en ont fait l'objet de leur quête. 4- Préposition. – Peur terrifiante.- Baryum. 5- Coup de baguettes.- Vrai. – Procuré du plaisir. 6-Chiffres romains.- ... et coutumes.- Se rendre. 7-On lui doit de nombreuses nouvelles horribles. – Imagina. 8- Pronom indéfini.- Mot de politesse.- Idiot. 9-Voyelles doubles. – Enlève.- ... Aimé-du-Lac-des-Iles. 10.- Gaz incolore.- Géniteur. 11-Durillon.- Presse. 12- Instrument à vent.- Pronom indéfini.

VERTICALEMENT

1. Compagnie ferroviaire de la région. – On marche dessus lorsqu'on ne veut pas faire de bruit. 2- Celle de Nominique accompagnait les pièces de théâtre, les processions et les offices religieux. 3- Ensemble vocal. 4- Interjection qui exprime le doute. – A moi. 5- Infinitif. – Premier évêque du diocèse de Mont-Laurier. – Cobalt. 6- Supposition. – Article au pluriel. – Note. – On le fête le 1^{er} janvier. 7- Phonétiquement téter. – Voyelles de père. – Centimètre cube. – On en a plus qu'un lorsqu'on vieillit. 8- Rendu conforme aux lois. 9-Rôle.- Article.- Gouet. 10- Alcoolique Anonyme.- On en retrouvait un dans les cinémas, jadis. 11- Deux montagnes de la région ont ce personnage dans leurs noms. – Exclut la personne qui parle. – Jeu chinois. 12-Un cinéma de Mont-Laurier.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	A	R	N	A	V	A	L		P	O	T
2	H	I	E	R		E	N		P	A	R	A
3	A		N		O	N		B	A	T	I	R
4	M	E	N	O	T	T	E		T	I	G	E
5	P	R	E		E		M	I	E	N	N	E
6	I	N	S	T	R	U	I	S		A	A	
7	O	E		R			S	A	N	G	L	A
8	N		P	A	Q	U	E	T	T	E		R
9	N		E	M	U	T		I			H	I
10	A		S	A	I		U	S	I	T	E	E
11	T	E	T	I	N	E	S		C	A	I	N
12	S		E	L	E	V	A	T	I	O	N	S

Photo mystère



Photo prise par le Studio Alcide Boudreault.

Reconnaissez vous ces jeunes hommes ?

Si oui, communiquez avec nous !

819 623-1900.

Encourageons nos commanditaires !

La maison de la rive

GITE

415, DU PORTAGE
MONT-LAURIER
(QUÉBEC) J9L 2A1
819 623-7063

*Edith Wharr
& Wilford Lacelle*

WWW.LAMAISONDELARIVE.COM

LE **SPECIALISTE** Vente de loterie et permis de pêche

Garage Martin Léonard inc.

200 rue Principale
Lac-Du-Cerf, QC
J0W 1S0

CAA

- Remorquage
- Mécanique
- Pneus
- Air climatisé
- Gaz propane
- Soudure

OPÉRIE

Tél. : (819) 597-2003 • Cell. : (819) 440-9094

www.lespecialiste.ca

Funérarium
A. Ouellette

Services professionnels
et confidentiels
COLUMBARIUM - CONSULTATIONS
PRÉ-ARRANGEMENTS

Rémi Blais, directeur de funérailles

680, rue de la Madone,
Mont-Laurier (Québec) J9L 1S9
Tél.: (819) 623-3751
Télec.: (819) 623-6576

Succ.: 456, 12^e Avenue
Ferme-Neuve (Qc) J0W 1C0
Tél.: (819) 587-3169
Télec.: (819) 587-2084

Courriel : fun.aouellette@lino.com

**PLAZA
LAQUETTE**

DENIS LEDUC

939, boul. A.-Paquette, bureau 35
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Téléphone : (819) 623-5665
Télocopieur : (819) 623-4234
Courriel : leclair@tib.sympatico.ca

METRO

Marché Doré & Fils inc.

939, boul. A.-Paquette, suite 1
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Téléphone : 819 623-6984
Télocopieur : 819 623-6609

*Martine Robinette et Réjean Gironne
propriétaires*

Meubles
Accessoires
Electroménagers

Accent

LES MEUBLES MONT-LAURIER

580, rue Hébert, Mont-Laurier (Québec) J9L 2X2
Tél.: (819) 623-1115 • Téléc.: (819) 623-2552

CGA Daniel JOANNETTE CGA

530, rue du Pont
Mont-Laurier (Québec) J9L 2S1

Bureau : 819 623-5858
Résidence : 819 585-3351
Courriel: djoannette.cga@gestionmt.ca

Télocopieur :
819 623-5894

MATELAS
Laurentien

Tél.: (819) 440-4848
Télec.: (819) 440-4949
S. frais: (866) 246-2690

Paul Boucher
Propriétaire

782, rue de la Madone
Mont-Laurier (Qc)
J9L 1S9

TEMPUR
SOMMEIL





LUC DESCHENES
 Gérant du magasin
 819 440 3032
 Téléc.: 819 440 3039
 Siteweb: www.tigregeant.com

Marché Madone Limitée
 414 rue Du Pont
 Mont Laurier, Québec
 J9L 2R7

N. Cloutier, P. Sigouin
P. Pelletier
 Pharmaciens-propriétaires

Lun. à vend.
 9h à 18h
 Samedi
 9h à 17h
 Dimanche
 Fermé

508, de la Madone Mont-Laurier (QC) J9L 1S5 T 819 440-2011 F 819 440-2873	300, de la Madone Mont-Laurier (QC) J9L 1R7 T 819 623-3311 F 819 623-1211
---	---

MEMBRE OFFICIEL
Proxim

PNEUS CLÉMENT

Cooper TIRES
 HANKOOK
 DUNLOP
 PIRELLI
 Antirouille

150, boul. A.-Paquette
 Mont-Laurier (Québec)
 J9L 1J4
 819 623-1533

Plage Mont-Laurier Pizzeria

457, boul. A.-Paquette
 Mont-Laurier (Qc)
 J9L 1K7

Spécialités: Grecques - Italiennes - Canadiennes
 LIVRAISON : 623-2597

PEPSI-COLA
 TRADE MARK REGD.

Jules St-Pierre Ltée
 depuis 1937

1054, boul. A.-Paquette, Mont-Laurier (Qc) J9L 1M1
 Tél. : 819 623-6666 Téléc. : 819 623-6764

Nous avons les mets dont vous raffolez.

Pizzas, pâtes, côtes levées et plus.
 livrées directement à votre porte.

819 623-7900
 141, boul. Albiny-Paquette
 Mont-Laurier

Boston Pizza

Ville de Mont-Laurier
385, rue Mercier
Mont-Laurier (Qc) J9L 3N8



Sylvain Pagé,
Député de Labelle

472, rue Mercier
Mont-Laurier (Québec)
J9L 2W1

Téléphone : 819 623-1277
Télécopieur : 819 623-6838



Marc-André Morin
Député de Laurentides-Labelle
476 rue du Pont, suite 2
Mont-Laurier Tél.: 819-440-3091